



**HAL**  
open science

## Tabous et métaphores dans le monde ancien

Anna Orlandini, Paolo Poccetti

► **To cite this version:**

Anna Orlandini, Paolo Poccetti. Tabous et métaphores dans le monde ancien. *Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)*, 2024, REVUE-CENTRE-ERNOUT-25- METAPHORE COMPARAISON ET METONYMIE EN LATIN + VARIA, 25. <hal-04825920>

**HAL Id: hal-04825920**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04825920v1>**

Submitted on 8 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

## Tabous et métaphores dans le monde ancien

***Pour Hugnette***

Anna ORLANDINI & Paolo POCETTI  
Centre Alfred Ernout & Université de Rome 2  
[orlandinianna@libero.it](mailto:orlandinianna@libero.it) [paolopocetti@tiscali.it](mailto:paolopocetti@tiscali.it)

### RÉSUMÉ

Universellement, les tabous et les métaphores sont très souvent en relation réciproque, en tant que les uns sont issus des seconds. Dans cette relation les deux sont à la source des variations sémantico-lexicales, qui, en synchronie, se distribuent dans des contextes différents et, en diachronie, deviennent moteurs du changement linguistique. Un rôle important est joué par l'euphémisme, qui mérite une attention spéciale.

Le changement et les créations verbales engendrées par ce phénomène en latin et dans les langues modernes sont ici observés du latin aux langues modernes, en mettant en relief les facteurs socio-culturels, qui sont à l'origine des emplois métaphoriques en fonction de tabous. Une telle analyse, tenant compte du classement sémantico-fonctionnel des tabous, croise plusieurs perspectives, notamment la synchronie et la diachronie, les cycles de renforcement et d'affaiblissement sémantiques, les stratégies discursives de la politesse, de l'atténuation, de l'ironie, au niveau pragmatique et argumentatif.

MOTS CLEFS : euphémisme, doxa, changement sémantico-lexical, stratégies discursives.

### ABSTRACT

Universally taboos and metaphors are very often in a reciprocal relationship, in that generally the former originate from the latter. In this relationship they very often trigger both semantic and lexical variations, that synchronically are distributed among diverse contexts and diachronically are a fertile source of language change. Euphemism plays an important role here, and receives special attention. This paper focuses on the most significant impact of these phenomena on the language change, as observed in Latin and in the modern languages, particularly when looked at from a synchronic and a diachronic perspective. In this respect, we analyse the socio-cultural factors behind the use of metaphors connected with taboos, taking into account their semantical-functional classification. We

look at several aspects of the question, such as cycles of semantic reinforcement and weakening and the discursive strategies for pragmatic and argumentative purposes, such as politeness, mitigation, irony.

KEY WORDS: euphemism, doxa, semantic-lexical change, discursive strategies

## 1. INTRODUCTION

Enquêter sur les tabous, euphémismes, métaphores nécessite plusieurs approches interdisciplinaires, telles que l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, l'histoire des civilisations, les sciences cognitives, les neurosciences, outre, bien sûr, la linguistique.

Tabous et métaphores contribuent également au renouvellement du lexique ainsi qu'au changement ou à l'élargissement du sens, de manière variable d'une langue à l'autre, au fil du temps. Toutefois, leur origine remonte à des domaines et à des époques différentes : la métaphore est un terme du grec ancien, s'inscrivant dans l'enseignement rhétorique, à partir d'Aristote, dont la définition de 'similitude abrégée' a été adoptée à plusieurs reprises, alors que le mot *tabou* est entré dans le lexique du monde occidental à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle grâce aux sciences anthropologiques et ethnologiques. Ce mot dérive du Tongan *tabu* et signale généralement quelque chose d'interdit ou de 'sacré', dont l'expression par le terme approprié d'une langue est bannie<sup>1</sup>.

Cependant, leurs chemins souvent se croisent dans les variations et synchroniques et diachroniques de chaque langue. Le tabou se relie fréquemment à la métaphore dans la mesure où il recourt à des figures du discours à la place du terme banni par l'interdiction<sup>2</sup>. Plus exactement, le tabou se sert des deux tropes, qui sont les plus communs dans la langue quotidienne : la métaphore et la métonymie. Les deux se situent au croisement des deux axes fondamentaux du langage et des deux composantes du signe langagier. Suivant la théorie de Jakobson, l'une, reposant sur la 'similarité' de significations, appartient à l'axe paradigmatique', alors que l'autre, reposant sur la 'contiguïté' de signifiants, s'inscrit dans l'axe syntagmatique'. L'euphémisme', un « procédé de

---

<sup>1</sup> K. ALLAN (2018 : 2).

<sup>2</sup> N. HUSTON (1980) ; D. JAMET & M. JOBERT (2010).

langue »<sup>3</sup> qui sert à remplacer un mot sujet à l'interdiction, se situe dans un espace commun au tabou et à la métaphore. Mais les euphémismes, d'une part, ne sont pas les seuls moyens pour masquer les mots taboués et, de l'autre, ils ne relèvent qu'en partie des métaphores.

Du point de vue cognitif, le tabou et la métaphore partagent des propriétés universelles, parce que les deux relèvent de la conceptualisation des expériences communes à tous les êtres humains, tels que les parties du corps, le cycle biologique de la vie et de la mort, la maladie, l'orientation dans l'espace, les relations avec les animaux et les végétaux, etc. Toutefois, dans la langue, ils opèrent des sélections et des représentations variables d'un milieu culturel et social à autre, puisque, comme l'avait remarqué A. Meillet, tout changement de sens des mots a « pour condition principale la différenciation des éléments qui constituent les sociétés »<sup>4</sup>.

Dans toutes les civilisations de l'Occident, les principaux tabous concernent la sphère des parties du corps, de la sexualité, de la maladie, de la mort. Il y a aussi, plus ou moins contraignants selon le degré de laïcité, les interdictions religieuses et celles qui concernent le domaine de la politique (le ainsi nommé '*politically correct*'). Mais le vocabulaire banni par l'interdiction est variable d'un milieu culturel à l'autre au fil du temps avec des aboutissements différents d'une langue à l'autre se distribuant différemment dans les niveaux sociaux. La comparaison des langues indo-européennes a montré les effets différents de l'interdiction des noms de certains animaux, tels que le loup et l'ours, qui a amené à la création de mots nouveaux, qui, dans l'évolution de ces langues, ont perdu tout lien avec l'interdiction à leur origine<sup>5</sup>. C'est pourquoi il est impossible de reconstruire les portions interdites du lexique communes à plusieurs langues.

A l'égard des effets des tabous dans l'évolution linguistique, A. Meillet avait fait une distinction entre les langues moins cultivées et celles qui sont plus cultivées, les unes étant plus sujettes à une variation plus rapide du lexique au point que, écrit-il :

« Il peut arriver qu'un voyageur en Polynésie, à un second passage, trouve supprimés par des tabous beaucoup de mots qu'il s'était fait enseigner quelques années auparavant »<sup>6</sup>.

Néanmoins, les sociétés plus cultivées de l'Europe moderne ont été elles-

---

<sup>3</sup> Définition de C. BRUNEAU (1952 : 25).

<sup>4</sup> A. MEILLET (1948 : 271).

<sup>5</sup> G. BONFANTE (1939 : 195-198 ; 1954 : 35).

<sup>6</sup> A. MEILLET (1948 : 282).

mêmes largement dominées par les tabous, dont la variation, reflétée par le lexique au cours du temps, s'avère également rapide. En somme, le tabou est un phénomène commun à toutes les langues, anciennes et modernes, indépendamment du niveau de civilisation, mais il s'applique de manière différenciée dans les contextes et les époques en suivant le changement des conventions sociales, morales, religieuses<sup>7</sup>.

Le tabou, étant « une sorte de régression magique du signe à l'objet désigné » (d'après la définition de L. Rosiello<sup>8</sup>), devient un moteur formidable de l'évolution sémantico-lexicale des langues, miroir des sociétés qui l'expriment.

La traduction se révèle aussi être un outil important pour mesurer l'impact des tabous sur le passage des euphémismes et des métaphores non seulement d'une langue à l'autre, mais aussi dans des variétés de la même langue dans le temps et dans l'espace : c'est ce qu'on appelle la traduction 'intralinguale'.

Les figures du discours, notamment les euphémismes, les tropes de substitution, les métaphores, les métonymies, les synecdoques, les antiphrases, représentent les escamotages pour échapper à l'interdiction de certains mots. D'un point de vue socio-culturel, ces figures du discours partagent avec les tabous la propriété d'être sensibles à la *doxa*, donc de varier selon les coutumes des peuples et les époques<sup>9</sup>. Partager un tabou, tout comme reconnaître une métaphore, un interdit, un 'sacré', c'est un signe de cohésion sociale. Il n'existe pas de tabous ou de métaphores universelles. Du point de vue sociolinguistique les tabous, comme les métaphores, suivent toutes les variations diatopiques, diastratiques et diaphasiques d'une communauté linguistique dans le sens synchronique et diachronique.

Ouvrant la porte à la conception mystique du Moyen-Age, Isidore de Séville avait souligné la fonction culturelle et didactique des tropes, contribuant, plus que la dénomination appropriée, à stimuler l'intelligence et à mettre en valeur les choses indiquées :

- (1) Isid. *orig.* 1, 21 : *quae intellegenda sunt figuratis amictis obteguntur, ut sensus legentis exercent et ne nuda et in promptu uilescent.*  
 « Ce qui est à comprendre est revêtu d'habits figurés, pour exercer l'intelligence du lecteur, et pour ne pas perdre, dans un dévoilement public, sa valeur. »

<sup>7</sup> P.M. BERTINETTO (1977 : 10).

<sup>8</sup> L. ROSIELLO (1970 : XXXVIII) : « il tabu denota un fenomeno di regressione magica del segno all'oggetto che, pur per diverse condizioni religiose, morali, sociali, ecc., si ritrova universalmente nelle lingue di tutte le società, antiche e moderne, « primitive » e progredite ».

<sup>9</sup> M. KIENPOINTER & A. ORLANDINI (2006).

Ainsi la métaphore et les autres tropes servent à exprimer l'inexprimable, à résoudre un tabou par substitution en mettant en valeur sa force. Comme l'écrivent J. Molino, F. Soublin et J. Tamine (1979,13) à propos du passage d'Isidore :

« Ce qui justifie la métaphore en cette époque très chrétienne, c'est la valeur propédeutique du détour ... et la *crainte qu'inspire le pouvoir, maléfique et sacré, du 'vrai nom'* ».

Du point de vue du mécanisme sémantico-cognitif, les moyens pour éviter l'interdiction impliquent tous un glissement d'un domaine sémantique à l'autre, qu'il s'agisse de deux domaines opposés mais réciproquement liés (positif/négatif) pour les euphémismes<sup>10</sup>, de deux domaines contigus sur le plan syntagmatique (les métonymies et les synecdoques), ou proches sur le plan paradigmatique (les métaphores), issues d'un réseau de relations cognitives et d'associations mentales qui organisent la perception du monde<sup>11</sup>. Ces figures rhétoriques peuvent se superposer dans la réalisation du texte visant à éviter le tabou<sup>12</sup>.

Deux parcours sont possibles pour contourner le tabou<sup>13</sup> : ou la substitution par un euphémisme comportant une reformulation formelle (souvent par des changements morphologiques minimaux) ou, à un niveau culturel plus élevé, dans un registre moins familier, par le recours à un monde imagé, aux tropes linguistiques de substitution, les métaphores, souvent les 'métaphores filées'<sup>14</sup>, la synecdoque, la métonymie. Ainsi, par exemple, les dénominations attribuées dans certaines langues aux noms des animaux, par ex. l'ours dans les langues slaves comme « mangeur de miel » (*medved'*), le papillon en Somalie par le terme arabe « (pages) du livre » (*kutup*) et le serpent, terme issu du participe du verbe latin *serpere*

---

<sup>10</sup> N. GALLI DE'PARATESI (1964), É. BENVENISTE (1966), et M. LOPEZ DIAZ (2018).

<sup>11</sup> En effet, la linguistique cognitive définit la métaphore comme la référence à un domaine par un vocabulaire normalement associé à un autre domaine. Ainsi construit, le langage métaphorique est la manifestation d'une structure conceptuelle organisée par un 'crossdomain mapping' : un ensemble systématique de correspondances entre deux domaines, ou catégories conceptuelles, qui résulte du procès d'importer des modèles cognitifs d'un domaine à l'autre. Cf. S. COULSON (2018 : 32).

<sup>12</sup> K. ALLAN & K. BURRIDGE (2006 : 12-22).

<sup>13</sup> Selon K. ALLAN (2018 : 19) : "There are predominantly two ways in which novel terms and expressions are created leading to language change: formally through remodelling and semantically through figurative language".

<sup>14</sup> Cf. P. FONTANIER (1968).

« ramper », qui a remplacé dans les langues romanes le terme latin *anguis*<sup>15</sup>.

Chez les linguistes, on observe la tendance à isoler seulement un trope, la métaphore, et à le faire coïncider avec l'euphémisme. Mais comme le remarque finement Nora Galli de' Paratesi<sup>16</sup>, plusieurs tropes co-occurents comme 'modules euphémistiques' (visant donc à sauver la 'face' de l'autre) sont utilisés par le locuteur pour moduler sa pensée, en évitant un terme trop évocateur. K. Allan et K. Burrige ont introduit la distinction entre le 'dysphémisme', voire le terme tabouisé, perçu comme terme offensif pour la face d'autrui, l'euphémisme', l'expression nuancée, qui le remplace, perçue comme polie, visant, donc, à sauver la 'face' de l'autre et l'orthophémisme', c'est-à-dire le terme approprié et neutre, celui qui vient plus directement à l'esprit. On peut les exemplifier de la manière suivante, en renversant l'ordre : *mourir* (orthophémisme), *passer à une meilleure vie* (euphémisme), *crever* (dysphémisme). Au fond, ils sont des synonymes, notamment des « cross-varietal synonyms », ayant la même dénotation et des connotations différentes quand leurs contextes d'usage sont en intersection<sup>17</sup>. Tout en étant synonymes, le choix de l'un ou de l'autre terme a des effets argumentatifs différents, qui peuvent orienter vers la reconnaissance de l'attitude du locuteur (polie, rude ou simplement descriptive) selon les contextes. Du point de vue diaphasique, l'orthophémisme appartient à la langue formelle et technique, l'euphémisme à la langue usuelle et polie, le dysphémisme à la langue impolie et offensive. Parmi ces trois moyens de s'exprimer, celui qui recourt aux expressions figurées, c'est l'euphémisme, ce qui permet aussi un emploi avec une nuance ironique.

L'euphémisme se situe sur une échelle qui va de l'atténuation de l'expression qu'on veut éviter jusqu'à son remplacement par un terme qui a une signification opposée. On peut observer les degrés différents de l'échelle à l'origine des verbes pour 'tuer' en grec ancien, en latin et dans les langues romanes. En grec ancien, comme l'a montré P. Chantraine<sup>18</sup>, la plupart des verbes 'tuer' sont issus de racines signifiant « frapper, choquer, battre », en latin *interficere* est à l'origine « interposer » (se référant à ce qui s'interpose entre la vie et la mort), *mactare* « honorer les dieux par un sacrifice » a développé en latin tardif le sens de « tuer », qui se retrouve en espagnol (*matar*) et en italien (*ammazzare*) et finalement

---

<sup>15</sup> G. R. CARDONA (1985 : 136-140).

<sup>16</sup> N. GALLI DE' PARATESI (1964 : 39).

<sup>17</sup> K. ALLAN & K. BURRIDGE (1991 : 29-30).

<sup>18</sup> P. CHANTRAINE (1949).

en français *tuer* réalise une véritable antiphrase par rapport à sa source latine *tutari* « protéger ».

Les exemples des verbes pour « tuer » dans les langues mentionnées nous montrent des réalisations différentes de l'euphémisme, qui peut flouter de l'atténuation jusqu'au renversement d'un concept négatif. Ainsi, l'euphémisme s'inscrit dans le basculement perpétuel entre le sens négatif et le sens positif, qui, à travers l'antiphrase, est capable de pousser le changement sémantico-lexical d'une extrémité à l'autre de l'échelle. Paradoxalement, même certains emplois du verbe grec εὐφημεῖν, d'où est issu le terme fr. *euphémisme*, réalisent des significations antiphrastiques, notamment celles de « se taire » et « crier », comme l'avait remarqué E. Benveniste, qui en tira la conclusion que « cela revient à instituer un euphémisme de l'euphémisme »<sup>19</sup>.

En fait, le renversement de la signification qui est à la source de l'euphémisme est un procédé de la langue quotidienne, qui, au niveau discursif, sert à l'atténuation d'un concept négatif, parfois avec une nuance ironique ou en fonction de *captatio benevolentiae*, tels que, par ex. l'insulte dans l'italien *figlio di una buona donna* pour « fils d'une prostituée » ou *vai a farti benedire* pour souhaiter le malheur<sup>20</sup>.

Lorsque l'euphémisme, se basant sur l'antiphrase, passe du niveau de la 'parole' au niveau de la 'langue', il met en œuvre un changement sémantico-lexical. C'est pourquoi l'antiphrase avait été classée parmi les critères de l'étymologie des anciens, comme le dit Quintilien :

(2) Quint. *inst.* 1,6,34 : *Etiamne a contrariis aliqua sinemus trahi, ut 'lucus' quia umbra opacus parum luceat, et 'ludus' quia sit longissime a 'lusu', et 'Ditis' quia minime 'diues'.*

« Mais sera-ce une raison pour admettre que l'étymologie de quelques mots doive se tirer précisément de leurs contraires ? que *lucus* (bois sacré) vient de *lucet*, parce que l'épaisseur du feuillage laisse à peine entrer le jour (*parum lucet*) ; que *ludus* (école) vient de *lusus* (jeu) parce qu'il n'y a rien qui ait moins de rapport avec le jeu ; que Pluton est appelé *ditis* parce qu'il n'est rien moins que riche ? ».

Ce procédé de l'étymologie était déjà connu de Varron, faisant référence à son maître Aelius Stilo :

(3) Varr. *ling. lat.* 5, 18 = GRF 59, 7 Funaioli): *Caelum dictum scribit Aelius quod est c<a>elatum, aut contrario nomine, celatum quod apertum est.*

« Aelius prétend que le mot *coelum* dérive de *coelare* (« ciseler »); ou, par antiphrase, de *celare* (« cacher »), parce qu'il est à découvert. ».

<sup>19</sup> É. BENVENISTE (1966 : 312).

<sup>20</sup> N. GALLI DE' PARATESI (1964 : 40).

Ainsi Isidore de Séville donne une liste d'exemples d'antiphrase servant à l'explication des mots :

(4a) Isid. *orig.* 1,37,24 : *Antiphrasis est sermo e contrario intellegendus, ut lucus, quia caret luce per nimiam nemorum umbram ; et manes, id est mites, cum sint immites, et modesti, cum sint terribiles et immanes ; et Parcae et Eumenides, Furiae quod nulli parcant uel benefaciant*

« L'antiphrase est le discours qui doit être compris au contraire, ainsi *lucus*, parce qu'il manque de lumière pour l'ombre excessive des bois ; et de même *manes*, c'est-à-dire tranquilles, lorsqu'ils sont acharnés, et modestes, lorsqu'ils sont horribles et effrénés ; ainsi *Parcae* et *Eumenides*, les Furies qui n'épargnent aucun homme, ni lui font du bien. »

(4b) Isid. *orig.* 18,1,9 : *alii per antphrasin putant dictum bellum, eo quod sit horridum.*

« d'autres pensent que *bellum* est dit par antiphrase, parce que c'est horrible. »

Le rôle de l'euphémisme au niveau discursif et à la source du changement lexical est mis en valeur par les grammairiens grecs, tels que Tryphon qui y comprend et les expressions nuancées<sup>21</sup>, telles que l'emploi de l'adjectif ἄχαρις « pas joli, désagréable » dans le sens de « horrible, affreux », et les termes de signification positive à la place de ceux qui se chargent d'une connotation négative, tels que les termes εὐώνυμος « qui a une bonne renommée » et ἀριστερός « vaillant, courageux » pour indiquer la « gauche », considérée comme portant malheur, ou Εὐμενίδες « les bienveillantes » pour les Ἐρινύες, personnifications de la vengeance. De même εὐφρόνη « nuit », que Chantraine indique comme « euphémisme désignant la nuit comme la 'bienveillante' »<sup>22</sup>.

Mais il peut arriver aussi un renversement du positif au négatif. C'est le cas des mots du grec et du latin indiquant la purification, notamment κάθαγμα et *piaculum* qui, ayant à l'origine le sens positif, gardé par les adjectifs connexes, respectivement καθάρως « pur, sans tache » et *pius* « pieux, respectueux », se chargent aussi de la signification de « souillure »<sup>23</sup>. Les deux valeurs se retrouvent en synchronie, distribuées dans des contextes différents :

(5a) Aesch. *Choeph.* 98 : στείχω καθάρμαθ' ὡς τις ἐκπέμψας πάλιν δικοῦσα τεύχος ἀστρόφοισιν ὄμμασιν;

« laisser couler l'offrande sur le sol, puis, soudain, en détournant les yeux, abandonner le vase ainsi qu'un vil objet ».

<sup>21</sup> Tryphon Gramm., Περὶ τρόπων 204, 14 Spengel.

<sup>22</sup> P. CHANTRAINE, DELG 389, s.v. εὐφρόνη.

<sup>23</sup> H. FUGIER (1963 : 343-345).

(5b) Eur. *Her. Fur.* 225-226 : ποντίων καθαρμάθων χέρσου τ'άμοιβάς  
« pour le récompenser d'avoir purgé et les mers et la terre. »

(6a) Plaut. *Truc.* 223 : *piaculumst miserere nos hominum rei male gerentum.*  
« c'est dommage de nous apitoyer sur le sort des dissipateurs. »

(6b) Cat. *agr.* 93 : *porco piaculo facito, sic uerba concipito: 'si deus, si dea es, quouium illud sacrum est, uti tibi ius est porco piaculo facere illiusce sacri coercendi ergo harumque rerum ergo'.*

« Sacrifiez un porc en expiation, formulez ainsi l'invocation : 'qui que tu sois, dieu ou déesse, à qui ce bois est consacré, comme tu as droit que l'on te sacrifie un porc en expiation'. »

Les deux significations opposées, qui coexistaient dans les deux langues, s'expliquent par la proximité de sens, à la source de la métonymie : en ce cas, la souillure résulte de la purification ou du nettoyage. En outre, les deux significations se distribuent, l'une dans la langue religieuse (par ex. *piaculum* chez Caton, en tant que purification rituelle), l'autre dans la langue usuelle (*piaculum* chez Plaute). En outre, comme l'avait remarqué E. Benveniste à propos de εὐφημεῖν, ce passage sémantique a lieu à travers une 'désacralisation' de la valeur religieuse, qui est fixe et constante pour acquérir une valeur nuancée et flottante<sup>24</sup>.

La désacralisation se vérifie dans la tournure latine *fauete linguis*, née dans la langue religieuse pour inviter à éviter les expressions inappropriées dans les cérémonies rituelles. Mais elle figure avec le sens de « prêter attention » d'une manière favorable à un ouvrage littéraire, comme chez Horace :

(7a) Hor. *carm.* 3, 1, 2-4 :  
*Fauete linguis. Carmina non prius/  
Audita Musarum sacerdos/  
Virginibus puerisque canto.*

« Faites silence : prêtre des Muses, je chante pour les jeunes vierges et les jeunes garçons, des chants non encore entendus. »

et chez Térence, où le seul verbe *fauete* invite le public à prêter attention au spectacle sans bruit, sans calomnies et sans idées préconçues :

(7b) Ter. *Andr.* 22-27 :  
*Dehinc ut quiescant porro moneo et desinant/  
Male dicere, malefacta ne noscant sua./  
Fauete, adeste aequo animo et rem cognoscite,/  
Vt pernoscatis ecquid spei sit relicuom, /*

<sup>24</sup> É. BENVENISTE (1966 : 312).

*Posthac quas faciet de integro comoedias/  
Spectandae an exigendae sint uobis prius.*

« Je les invite donc à rester désormais tranquilles et à cesser leurs méchants propos, s'ils ne veulent pas qu'on leur mette le nez dans leurs bévues. Faites silence, prêtez-nous une oreille favorable et prenez connaissance de la pièce, afin que vous sachiez bien ce que vous pouvez espérer de l'auteur et si les pièces nouvelles qu'il fera dans la suite méritent d'être représentées ou au contraire d'être exclues de la scène. ».

Ainsi *faute* (*linguis*) devient un euphémisme littéraire pour prévenir objections ou critiques alléguées comme prétexte.

Une sorte de désacralisation peut s'appliquer à un mot tabou qui dans certains contextes se détabouise et prend une valeur positive. C'est le cas du mot tabou italien *morte* en emploi métaphorique dans certaines tournures, telles que *con il pesce, quel vino bianco è la sua morte*, connotant la chose « un vin blanc particulier » comme l'ingrédient idéal à s'adapter au contexte en question (« avec le poisson »).

## 2. LES PRINCIPAUX TYPES DE 'TABOUS' A ROME ET LEURS SUBSTITUTIONS RHETORIQUES

Les raisons psychologiques les plus communes à l'origine de tabous de la langue sont la peur et la pudeur, sur lesquelles on a bâti les premières recherches des euphémismes en latin<sup>25</sup>. S. Ullmann a introduit, à côté des 'tabous de peur' et des 'tabous de pudeur' un troisième type appelé 'tabous de délicatesse ou politesse'<sup>26</sup>. Même si ce dernier, partiellement, se superpose aux autres, il semble utile de suivre une telle tripartition en essayant d'en retrouver les traces dans la société romaine de l'époque littéraire classique, compte tenu du fait que les raisons psychologiques et les conditionnements sociaux sont variables dans les coordonnées et synchroniques et diachroniques. Par ailleurs, il peut arriver qu'une même expression métaphorique fonctionne à la fois comme 'tabou de peur' et 'tabou de pudeur'. Ce n'est que le contexte d'emploi qui permet de faire le clivage entre les deux.

### 2.1. Le tabou de 'peur'

Les tabous de 'peur', qui sont universellement les plus répandus,

<sup>25</sup> O. KELLER (1893); O. HEY (1900).

<sup>26</sup> S. ULLMANN (1970 : 325-327).

concernent plusieurs aspects et de la vie privée, comme la maladie, la mort, et de la vie sociale, comme les noms de certains animaux ainsi que les noms des divinités dans les religions et monothéistes et polythéistes.

### 2.1.1. La maladie

Au niveau populaire et dans les couches d'âge élevé, nommer la maladie est considéré comme un tabou, d'une part, pour la crainte de l'évoquer en prononçant sa propre dénomination et, de l'autre, parce que la condition d'être malade est socialement affaiblissante, d'autant plus s'il s'agit d'une maladie grave. Ainsi, dans un registre populaire de l'italien, le mot *cancer* est banni, presque imprononçable, et remplacé par la tournure plus générique *un brutto male* ou *male incurabile*. Dans la société grecque et latine, la maladie la plus grande et redoutable était sûrement l'épilepsie. Au niveau populaire, le nom laïc de la maladie était *morbus maior*<sup>27</sup> par une métaphore issue d'un *comparatiuus pro superlatiuo*<sup>28</sup> dont la signification élativité rend compte des traductions courantes : « le haut mal », « la maladie suprême »<sup>29</sup>. Mais l'épilepsie était aussi appelée avec une considération sacrale : ἱερὰ νόσος, qui est le sujet d'un ouvrage du corpus hippocratique, d'où le calque latin *sacra passio*.

L'adjectif 'sacré' contribue à la dénomination d'une autre maladie en latin dans la tournure *ignis sacer* « feu sacré », se référant à l'érysipèle, qui se trouve chez Virgile :

(8a) Verg. *georg.* 3, 565-566 :

*...atque immundus olentia sudor/  
membra sequebatur, nec longo deinde moranti /  
tempore contactos artus sacer ignis edebat.*

« et une sueur immonde couvrait ses membres infects, et ensuite sans qu'on attende longtemps, le 'feu sacré' dévorait les membres contaminés. »

ainsi que dans les traités médicaux d'époque impériale<sup>30</sup>, par ex. :

(8b) Cels. 5, 28, 4 : *Timaeus autem ad ignem sacrum et his utebatur.*

« A son tour, Timée, contre le 'feu sacré' employait ces remèdes. »

Comme le signale E. Benveniste (1969 : II, 188) : « c'est en latin qu'on découvre le caractère ambigu du 'sacré', consacré aux dieux et chargé d'une

<sup>27</sup> A. ORLANDINI (1998).

<sup>28</sup> Du point de vue de la langue, l'échange *maior* vs. *maximus* était fréquent : *praetor maior* vs. *maximus*, *auspicia maiora* vs. *maxima*, cf. A. GHISELLI (1950 : 66,80).

<sup>29</sup> En français l'épilepsie est aussi appelée par antiphrase fr. *le petit mal*.

<sup>30</sup> D. LANGSLOW (2000 : 202).

souillure ineffaçable, auguste et maudit, digne de vénération et suscitant l'horreur ». Il s'agit du même basculement positif/négatif déjà signalé pour le mot *piaculum*, et, en général, pour la plupart des tabous.

Une autre appellation de l'épilepsie était *comitialis morbus*, qui évoque ouvertement le caractère tabou de la maladie et de celui qui en était atteint. Une attaque en public suffisait à imposer la suspension des comices. Cette dénomination, tout comme *morbus maior*, est très ancienne, parce qu'elle fait référence à une institution de la vie politique et sociale de la Rome archaïque : les comices. Son antiquité est confirmée, d'une part, par la glose de Festus qui donne la mention de la métaphore *uitiare diem* pour indiquer l'interruption des comices à cause de la maladie :

(9) Fest. 268,13 Lindsay : *Proibere comitia dicitur uitiare diem, morbo qui uulgo quidem maior, ceterum ob id ipsum comitialis appellatur.*

« Empêcher les comices se dit si le jour est souillé par la maladie, qui chez le peuple est appelée 'le haut mal', mais aussi pour cela même l'on l'appelle la 'maladie comitiale' ».

et, de l'autre, par l'appellation de l'épileptique *comitialis* attesté chez Pline :

(10) Plin. *nat. hist.* 20, 31 : *Philistio in lacte coquit et ad stranguriam dat radicis uncias quattuor, ex aqua hydropicis, similiter et oposthonicis et pleuriticis et comitialibus*

« Philistin la fait cuire dans du lait ; il donne quatre onces de la racine contre la strangurie. Il la donne dans l'eau contre l'hydropisie, et semblablement contre l'opisthotonos, la pleurésie et l'épilepsie. ».

Encore à l'époque impériale, ces dénominations de la maladie étaient les plus connues<sup>31</sup>, comme en témoigne le traité médical de Celse :

(11) Cels.3,23,1 : *Inter notissimos morbos est etiam qui comitialis uel maior nominatur.*

« parmi les maladies les plus connues, il y a aussi celle qu'on appelle *morbus maior* ou *morbus comitialis*. »

Plusieurs témoignages attestent le caractère tabou du malade épileptique, contre lequel on devait cracher pour éviter qu'il ne transmette la maladie. Dans le monde grec, c'est Théophraste<sup>32</sup> qui nous parle d'une telle pratique, illustrée, en latin, chez Plaute :

(12) Plaut. *Capt.* 549-553 :

TYN. *Et illic isti qui <in>sputatur morbus interdum uenit, /*

<sup>31</sup> D. LANGSLOW (2000 : 241).

<sup>32</sup> Theophr. *Charact.* 16,15 : μαινόμενον δὲ ἰδὼν ἢ ἐπιληπτον φρίξας εἰς κόλπον πτύσαι. Ailleurs Théophraste nomme la maladie ἰερὰ νόσος (Theophr. *Hist.Plant.* 9,11,3).

*Proin tu ab istoc procul recedas... AR. et eum morbum mi esse, ut qui me opus sit inputarier ?*

« Et il a des attaques, parfois, du mal que l'on guérit en crachant dessus. Aussi, éloigne-toi de lui... ; (tu prétends) ... que je suis atteint du mal qui oblige les gens à me cracher dessus ? »

ainsi que chez Pline :

(13) Plin. *nat. hist.* 28,35 : *Despuimus comitiales morbos, hoc est contagia regerimus.*

« On crache sur les malades atteints de la maladie comitiale, ainsi l'on rejette la contagion. »

et aussi chez Apulée :

(14) Apul. *Apol.* 44, 1: *Possunt dicere omnes quid in Thallo despuant, cur nemo audeat cum eo ex eodem catino cenare, eodem poculo bibere.*

« Tous peuvent dire pourquoi ils crachent à la vue de Thallus, pourquoi personne n'ose manger avec lui au même plat ou boire dans la même coupe que lui ».

Une autre expression métaphorique pour indiquer une maladie également redoutable dans l'antiquité, la jaunisse, c'est *morbis regius*. Son appellation, qui est ancienne, est influencée par le mot *rex*, qui, étant banni, est associé aussi à l'idée d'une maladie à éviter :

(15a) Hor. *Ars* 453-454 :

*Vt mala quem scabies aut morbus regius urget/  
Aut fanaticus error et iracunda Diana.*

« Comme quelqu'un que la gale contagieuse ou l'ictère oppresse ou la folle errance et la mauvaise lune. »

(15b) Plin. *nat. hist.* 23,146 : *Nucibus Graecis cum absinthii semine ex aceto sumptis morbus regius sanari dicitur, isdem inlitis per se uitia sedis et priuatim condylomata, item tussis, sanguinis reiectio.*

« Les noix grecques, prises dans du vinaigre avec de la graine d'absinthe, guérissent, dit-on, l'ictère. Seules, elles guérissent, en topique, les affections du siège, et en particulier les condylomes, ainsi que la toux et l'hémoptysie. ».

Au même nom sous lequel la maladie était connue encore à l'époque impériale, Celse attribue une autre explication, se référant aux soins de relaxation qui évoquent la vie d'un roi :

(15c) Cels. 3, 24 : *Per omne uero tempus utendum est exercitatione, frictione; si hiems est, balneo: si aestas, frigidis natationibus; lecto etiam, et conclaui cultiore, lusu, joco, ludis, lasciuiâ, per quae mens exhilaretur: ob quae regius morbus dictus uidetur.*

« Pendant tout ce temps il faut ordonner l'exercice et les frictions, le bain en hiver, et la natation dans l'eau froide en été. Le malade enfin, couché dans une chambre bien ornée, sera distrait par une compagnie livrée aux jeux, à la joie,

aux plaisirs qui disposent l'esprit aux idées riantes ; et c'est pour cela sans doute que cette affection a reçu le nom de *maladie royale*. ».

### 2.1.2. La mort

La tabouisation de la mort est répandue dans toutes les cultures du monde. Les termes pour « mort » et « mourir » sont perçus comme des expressions brutales, qui suscitent émotion et peur. Ils sont le plus souvent remplacés par des expressions métaphoriques qui servent à nuancer l'impact provoqué par l'annonce d'un décès, cause de douleur et de regret.

Même si dans le monde classique l'interdiction de parler de la mort en général est moins contraignante que dans les sociétés modernes, le latin est riche de métaphores pour indiquer la mort, bien connues des savants<sup>33</sup>. La métaphore la plus exploitée et commune aux cultures anciennes et contemporaines concerne les verbes exprimant un passage. Deux types de métaphores s'inscrivent dans les coordonnées spatio-temporelles. Quant à l'espace, l'image la plus commune est celle du passage vers l'au-delà, représentée par des verbes de mouvement de type générique tels qu'en français *s'en aller*, *s'en sortir*, *quitter*, en italien *andarsene*, *lasciare* en anglais *to pass away*.

En latin, le verbe *abire* reçoit ce sens métaphorique déjà chez Plaute et Lucilius :

(16a) Plaut. *Poen.* 71:

PROL. *abiit ad Acheruntem.*

« Il partit pour l'Achéron. »

(16b) Plaut. *Prol. Cas.* 18-19 :

*Ea tempestate flos poetarum fuit,/*

*Qui nunc abierunt in communem locum.*

« C'était le temps où brillait la fleur des poètes qui sont maintenant descendus au commun séjour. »

(16c) Lucil. 864 Marx :

*insperato abiit quem una angina sustulit hora.*

« d'une manière imprévue s'en alla celui qu'une forte oppression (une angine de poitrine) emporta en une seule heure. »

Il se trouve dans des tournures diverses chez Cicéron et Pétrone :

(17a) Cic. *Tusc.* 1, 32: *Hercules abiit ad deos.*

« Hercule s'en alla chez les dieux. »

(17b) Cic. *Tusc.* 1, 74 : *abiit e uita.*

« Il sortit de la vie. »

---

<sup>33</sup> O. KELLER (1893 : 158-170).

(17c) Petr. *Sat.* 42: *abiit ad plures.*

« il s'en alla où se trouve la plupart des êtres humains. »

La diffusion de ce verbe est confirmée par son dérivé nominal *abitio* présenté dans une glose de Festus avec la valeur de « mort » :

(18) P. Fest 21 L. : *Abitionem antiqui dicebat mortem.*

« les anciens disaient 'départ' pour la mort. »

Le même verbe se retrouve dans les langues sabelliques, comme en témoigne l'inscription pélignienne, dite « de *Herentas* » :

(19) Ve 213 ; ST Pg 9 ; ImIt I 268: *Praicime Perseponas abdet.*

« elle s'en est allée devant Perséphone. »

qui reproduit une tournure poétique grecque et latine « s'en aller chez Perséphone » ou « dans le royaume de Perséphone »<sup>34</sup>.

Mais le verbe à lui seul devait appartenir à la langue quotidienne, comme le prouve un fragment de Lucilius, où la graphie *abzet* reflète un parler sabellique caractérisé par l'affrication de *\*afyed* < *\*afiyed*, correspondant du verbe latin *abiit* :

(20) Lucil. 581 M. :

*Primum Pacilius tesorophylax pater abzet.*

Même si l'interprétation de ce fragment est malaisée<sup>35</sup>, le sens du verbe est assuré par la glose qui nous a transmis le fragment, expliqué par *extincta est uel mortua*<sup>36</sup>, ce qui permet d'y reconnaître l'annonce du décès d'une femme.

Mais d'autres verbes de mouvement, comme *migrare*, *descendere*, *decedere*, *transire*, *obire* peuvent remplacer le verbe pour signifier « mourir ». Dans les langues modernes, les dérivés de fr. *obituaire*, d'où proviennent l'anglais *obituary* et l'italien *obitorio*, remontent à *obire*, par ellipse de la tournure *obire mortem*.

Certaines métaphores de la mort se situent dans l'axe temporel, tels que, par ex. les expressions avec *dies*, *tempus*, *finis* :

(21a) Verg. *Aen.* 10, 467 :

*Stat sua cuique dies.*

« Il y a un jour fixé pour chacun. »

Ainsi le verbe *finire*, par ellipse de *vitam*, figure à la place de *mori* :

<sup>34</sup> P. POCETTI (1981b).

<sup>35</sup> P. POCETTI (1981a : 261).

<sup>36</sup> CGL IV XVIII.

(21b) Tac. *ann.* 6,50 : *Tiberius finiuit octauo et septuagesimo aetatis anno.*  
« Ainsi finit Tibère, dans la soixante-dix-huitième année de son âge. »

De même, en italien : *arrivata la sua ora ; finito il suo tempo.* Ainsi dans certains dialectes du Sud de l'Italie « finir » sans objet équivaut à « mourir ».

### 2.1.3. La peur des dieux

Aulu-Gelle nous informe qu'à l'époque la plus ancienne il était interdit aux femmes de faire un serment au nom d'Hercule et aux hommes de le faire au nom de Castor, ce qui se traduit, pour les unes, dans l'interdiction de prononcer *Mehercle/Mehercules* et, pour les autres, de prononcer *Mecastor*, qui étaient les formules utilisées dans les serments, comme le rappelle Festus :

(22a) Fest. 122 L. : *Mecastor et mehercules ius iurandum erat, quasi diceretur, ita me Castor, ita me Hercules, ut subaudiatur iuuet.*  
« *Mecastor* et *mehercules* étaient le serment, comme si l'on disait, 'ainsi que Castor, ainsi qu'Hercule, dès qu'ils m'entendent, puissent m'aider'. »

Une telle distinction n'était plus valable à l'époque impériale au point qu'Aulu-Gelle se montre surpris. Plus précisément, il comprend la raison de l'interdiction des femmes de nommer Hercule, parce qu'elles étaient exclues des sacrifices à une telle divinité, mais il ne comprend plus la raison de l'interdiction ancienne de prêter serment sur le nom de Castor pour les hommes :

(22b) Gell. 11,6 : *In ueteribus scriptis neque mulieres Romanae per Herculem deiurant neque uiri per Castorem. Sed cur illae non iurauerint Herculem, non obscurum est, nam Herculaneo sacrificio abstinent. Cur autem uiri Castorem iurantes non appellauerint, non facile dictum est. Nusquam igitur scriptum inuenire est apud idoneos quidem scriptores aut 'mehercle' feminam dicere aut 'mecastor' uirum ; 'edepol' autem iusiurandum per Pollucem est et uiro et feminae commune. Sed M. Varro adseverat antiquissimos viros neque per Castorem neque per Pollucem deiurare solitos, sed id iusiurandum fuisse tantum feminarum ex initiis Eleusiniis acceptum; paulatim tamen inscitia antiquitatis uiros dicere 'edepol' coepisse factumque esse ita dicendi morem, sed 'mecastor' a uiro dici in nullo uetere scripto inueniri.*

« Dans les vieux écrits, les dames romaines ne jurent jamais par Hercule, ni les hommes par Castor. On comprend facilement que les femmes ne jurent point par Hercule, puisqu'elles s'abstiennent de sacrifier en son honneur, mais il est plus difficile de dire pourquoi les hommes n'invoquent pas Castor dans leurs serments. Ainsi vous ne trouverez jamais chez un bon auteur une femme disant *mehercle* 'par Hercule' ou un homme *mecastor* 'par Castor'. Le serment 'par Pollux', *aedepol*, est, au contraire, commun à l'homme et à la femme. Toutefois, M. Varron assure que, dans les temps les plus reculés, les hommes ne juraient

ni par Castor, ni par Pollux, que les femmes seules se servaient de ces formes de serments qu'elles tenaient des initiations aux mystères d'Eleusis. Peu à peu, cependant, par oubli des anciens usages, les hommes ont dit *aedepol* 'par Pollux' et cet usage a été adopté, mais chez aucun écrivain on ne trouvera le serment *mecastor* prononcé par un homme. »

En effet, l'interdiction de nommer Castor dans les serments ne concernait que les Romains, parce qu'en Grèce le nom de Castor dans les interjections issues des serments, notamment *vaì tòv Κάστορα*, est mis indifféremment dans la bouche des hommes et des femmes, comme en témoigne le théâtre d'Aristophane<sup>37</sup>.

En latin, l'interdiction de prononcer les deux noms simultanément a deux retombées dans la langue. L'une concerne l'emploi de l'un ou de l'autre dans la dénomination du culte des jumeaux, par exemple : le temple de Rome nommé *aedes Castorum* (un pluriel elliptique incluant, évidemment, *Pollux*) ou les expressions utilisées par Catulle (*gemelle Castor et gemelle Castoris*<sup>38</sup> qui évite de nommer Pollux) ou, inversement, par Horace (*geminus Pollūx*<sup>39</sup>, évitant de nommer Castor). L'autre se trouve dans les interjections issues de leurs noms, *ecastor*, *mecastor* et *edepol*, *pol*, remontant respectivement à *e Castor*, *me Castor* (*iuet*) et *de(ive) Pol(lux)*<sup>40</sup>. En conclusion, l'interdiction de prononcer les noms des jumeaux divins ne se traduit pas dans des métaphores, mais elle a des retombées, d'un côté, morphologiques, dans l'emploi du pluriel elliptique, et, de l'autre, phonétiques, parce que, dans les interjections, le nom de Castor demeure inaltéré, alors que l'autre est affecté par l'érosion d'une syllabe, peut-être à cause de la fréquence de ses occurrences.

## 2.2. Les tabous de 'pudeur'

Les parties du corps, surtout celles les plus intimes, ainsi que les actes et les tendances sexuelles, s'inscrivent généralement dans cette classe de tabous.

### 2.2.1. Les parties du corps

Dans plusieurs cultures, les parties du corps estimées propres à exercer une action magique sont le plus souvent tabouisées : l'*oeil*, la *main*, le

<sup>37</sup> J-B. HOFMANN (2003 : 138).

<sup>38</sup> Catull. 4,27.

<sup>39</sup> Hor. *carm.* 3, 29, 64. La référence aux deux jumeaux est soulignée dans le commentaire d'Acron: *Pollux cum Castore intellegendus est*.

<sup>40</sup> H. WAGENVOORT (1960 : 125-126).

*nombril*<sup>41</sup>. En dehors des superstitions et des croyances magiques, certaines parties sont plus ou moins tabouisées selon les époques et les cultures. En Angleterre, à l'époque victorienne, on évitait de nommer les jambes, et même dans les catachrèses (ou métaphores mortes) comme « les jambes de la table ».

Dans les sociétés cultivées les mots pour les parties du corps vouées aux fonctions physiologiques sont considérés comme grossiers et vulgaires. C'est pourquoi dans la langue de niveau très bas ils deviennent souvent des injures, tels que, par ex., en français *con* (<lat. *cunnus*) et en italien *minchia* (<lat. *mentula*). Ainsi ils fonctionnent comme des métaphores pour des actes illocutoires impolis, figurant dans certaines tournures, aboutissant à des composés. Ainsi, par ex. l'italien *leccaculo*, indiquant un adulateur effronté, relève d'une formule latine *culos lingere* « lécher les culs », qui n'est pas à l'état de composé :

(23) Catull. 98, 3-4 :

*Ista cum lingua, si usus ueniat tibi, possis,  
Culos et crepidas lingere carpatinas.*

« Ta langue n'est bonne qu'à lécher des culs et des sabots de rustre. »

D'autres composés avec le même terme en italien sont *paraculo* « un opportuniste qui profite d'une situation pour son propre avantage » et l'insulte populaire, devenue un composé *vaffanculo !* « va au diable! ». De même, en grec, ce terme dans les composés se prête à indiquer les homosexuels : par ex. εὐρύπρωκτος.

Toutefois, on observe une tendance généralisée des composés et des dérivés à devenir moins brutaux et grossiers que les termes qui sont à leur base et parfois à perdre leur lien sémantique, comme dans le verbe français *emmerder*<sup>42</sup>.

### 2.2.2. L'acte sexuel

Une métaphore est exploitée en latin, tout comme dans les langues romanes, pour éviter de nommer directement l'acte sexuel : c'est celle de « coucher avec », it. *andare a letto con qualcuno*, angl. *to sleep with*, qui se retrouve en latin dans *cum aliquo cubare* :

(24a) Plaut. *Mil.* 65 :

*Illae sunt fortunatae quae **cum isto cubant.***

« Heureuses les femmes qui ont place dans son lit. »

ou dans la variante *concumbo cum aliquo* ou avec le datif (it. *giacere con*):

<sup>41</sup> Cf. H. FUGIER (1963 : 344).

<sup>42</sup> P. MERLE (1993).

(24b) Cic. *inv.* 1,73 : *Si peperit, cum uiro concubuit.*

« si elle a accouché, elle a eu des rapports sexuels avec un homme. »

(24c) Ov. *Fast.* 6, 573:

*caelestem homini concubuisse pudet.*

« la déesse rougit d'avoir accordé à un mortel les faveurs d'une habitante des cieux. »

En revanche, le même verbe *cubare*, à lui seul, figure comme euphémisme de 'peur' pour « être malade »:

(25) Ovid. *epist.* 19, 164 :

*Haec cubat, illa ualet.*

« l'une est malade, l'autre en pleine santé. »

Mais dans certains parlars sabelliques et en falisque le même verbe indique, dans les inscriptions funéraires, la condition d'un décédé, ce qui est exclu des épitaphes latines où ne figure que *situs/sita est* ou *obiit* pour indiquer l'âge du décès :

(26a) ImIt 1,178 : *Apaes qapat[.e]smín púpúnis nír mefiín veiat vepetín.*

« Appaeus homme excellent ici git dans ce sépulcre. »

(26b) ImIt 1,273 : *pes pros ecuf incubat casnar.*

« un homme âgé pieux et respectable git ici. »

(26c) Bakkum 2009, nn.222-223 : *Marcio Acarcelinio Cauia Uecinea heç çapat.*

« Marcus Acarcelinius et Gavia Vecinea gisent ici ».

Signalons aussi l'expression métaphorique « la petite mort » pour l'orgasme. En conclusion, le verbe *cubare* nous fournit un bon exemple, en latin, de son emploi comme tabou de la pudeur et tabou de la peur et, dans les langues voisines, comme tabou de peur dans des contextes différents du latin. En grec, le verbe κοιμάω « dormir » synchroniquement, chez Homère, s'applique soit à l'acte sexuel, soit à l'état d'un décédé, mais diachroniquement ce dernier sens devient plus commun. Ainsi en grec tardif et chrétien κοιμησις est le terme pour « mort » et κοιμώμενοι pour « défunts », d'où le mot 'cimetière' dans les langues modernes.

### 2.2.3. Les organes génitaux

Les domaines les plus répandus concernés par ce type de tabou sont les organes génitaux et le comportement sexuel, qui sont très souvent masqués par des métaphores. En français, les organes génitaux sont

indiqués par l'ellipse « les parties »<sup>43</sup>, alors qu'en grec ils sont indiqués par τὰ αἰδοῖα « les membres honteux », transféré en latin tardif dans *uerecundia*, *uerenda* ou, plus fréquemment, *pudenda* et *pudibilia*. D'autres dénominations latines sont *partes genitales* ou *partes obscaenae*<sup>44</sup>.

Déjà chez Homère, on trouve aussi le terme μήδεα, pluriel de μήδος « pensée, souci ». De manière astucieuse, L. Spitzer<sup>45</sup> a expliqué ce terme grec comme antiphrase en évoquant la définition platonicienne des organes génitaux comme οἶον ζῶον ἀνυπήκοον τοῦ λόγου « animaux non obéissants à la raison »<sup>46</sup>, ce qui rappelle un dicton italien qui affirme que le « tout acte sexuel ne veut pas de soucis ».

En outre, le terme ζῶον « animal » utilisé par Platon est convergent avec l'habitude de nommer ces parties du corps par des métaphores issues des noms d'animaux : les variétés des langues romanes nous offrent de nombreux exemples, tels que les noms du poisson, de l'oiseau, du hérisson, de la souris, de la chatte.

En latin, le zoonyme *porcus* « cochon » sert à nommer l'organe féminin. D'après le témoignage de Varron, ce terme était employé par les femmes, spécialement les nourrices, se référant aux jeunes filles :

(27) Varr. *res rust.* 2,4,10 : *Nam et nostrae mulieres, maxime nutrices, naturam qua feminae sunt in uirginibus appellant porcum, et Graecae choeron significantes esse dignum insigne nuptiarum.*

« Le terme *porcus* chez nous et χοῖρος chez les Grecs est même encore employé par les femmes, les nourrices principalement, pour désigner les parties sexuelles d'une fille nubile. »

En grec, l'emploi du correspondant χοῖρος dans le même sens ne semble pas restreint au langage des femmes, mais il est mis dans la bouche des hommes comme expression vulgaire et obscène chez Aristophane, qui joue avec le double sens de χοῖρος :

(28) Aristoph. *Acharn.* 788-792 :

{ΔΙ.} Ὡς συγγενής ὁ κύσθος αὐτῆς θάτέρα.

{ΜΕ.} Ὅμοματρία γάρ ἐστι κῆκ τωύτῳ πατρός.

Αἰ δ' ἀμπαχυνθῆ κάναχνοιανθῆ τριχί,  
κάλλιστος ἔσται χοῖρος Ἀφροδίτα θύειν.

{ΔΙ.} Ἄλλ' οὐχὶ χοῖρος τὰφροδίτη θύεται.

<sup>43</sup> P. MERLE (1993).

<sup>44</sup> O. HEY (1900 : 528-529).

<sup>45</sup> L. SPITZER (1938).

<sup>46</sup> Plat., *Tim.* 91b.

DI. « Comme la vulve est faite pareille à l'autre. MEG. C'est qu'elles sont nées de la même mère et du même père. Qu'elle engraisse seulement et qu'il lui pousse des poils et ce sera une fort belle truie pour un sacrifice à Aphrodite. DI. Mais on ne sacrifie pas des truies à Aphrodite ».

Quant au mot latin *mentula*, plusieurs étymologies ont été proposées. La moins plausible semble celle suggérée par Vendryes, qui fait remonter ce terme à l'indo-européen, parce qu'un vocabulaire commun pour nommer ces parties du corps humain n'existe pas. Les autres partagent l'origine des métaphores connexes à la tabouisation. En ce sens L. Spitzer, s'opposant au scepticisme de Ernout & Meillet<sup>47</sup>, avait proposé deux parcours pourvus de parallèles dans d'autres langues : l'un comme dérivé du terme botanique pour « menthe »<sup>48</sup>, en considérant que le nom des plantes, comme celui du persil et de la rose se retrouvent dans les langues romanes pour nommer les organes génitaux ; l'autre comme dérivé de *mens*, en tant qu'euphémisme reposant sur l'antiphrase, tout comme le mot grec, déjà mentionné, μήδεα « les pensées, les réflexion »<sup>49</sup>. Finalement, une autre étymologie rapproche *mentula* de *mentum* ou *mons* en tant que désignation métaphorique issue de l'image de la saillie<sup>50</sup>.

Significativement, dans les métaphores latines, le genre grammatical est renversé : au féminin, pour l'organe des hommes (*mentula*), au masculin, pour l'organe des femmes (*porcus*).

Quant aux lexèmes se référant aux pratiques sexuelles, il suffit de mentionner les termes pour 'prostituée', qui partout relèvent de métaphores. Souvent elles s'inspirent des noms féminins d'animaux, utilisés en ce sens comme termes d'injure, telles qu'en français *louve*, en italien pour la femelle du chien et du cochon avec une distribution dans les dialectes (it. *cagna, troia, maiala, zoccola*), mais aussi « vipère », devenue par métaphore l'épithète pour une méchante femme.

En latin, le terme courant pour « prostituée » est *lupa*. Le nombre de dérivés (le verbe *lupor* et *lupanar* « endroit réservé à la prostitution ») indiquent un emploi très ancien de ce terme, qui, comme le soulignent Ernout et Meillet, dans le sens de « prostituée » est attesté avant celui de *lupa* « louve ». En effet, pour la femelle de l'animal, on trouve en latin *lupus femina*<sup>51</sup>, ce qui permet de distinguer les deux valeurs. Même si l'on a

<sup>47</sup> A. ERNOUT - A. MEILLET (1967<sup>4</sup> : 398) s.v. *mentula*.

<sup>48</sup> L. SPITZER (1927) suivant P. KRETSCHMER (1923).

<sup>49</sup> L. SPITZER (1938).

<sup>50</sup> B. GARCIA HERNANDEZ (2015 : 526-530) et (à paraître).

<sup>51</sup> A. ERNOUT - A. MEILLET (1967<sup>4</sup> : 370), s.v. *lupa*.

proposé pour *lupa* « prostituée » une étymologie différente de celle de *lupus*<sup>52</sup>, synchroniquement ce terme ne se distinguait pas du nom de l'animal, se prêtant ainsi à des jeux de mots et à la plaisanterie, comme chez Plaute :

(29) Plaut. *Truc.* 657 :

STRAB. *nam oues illius hau longe absunt a lupis.*

« car ses brebis ne sont pas loin des louves. »

En outre, l'onomastique plaide en faveur d'un tel lien, parce que les noms personnels *Lycisca* et Λυκαίνη issus du terme grec pour « loup » sont associés à des figures exerçant la prostitution<sup>53</sup>. De son côté, le terme grec Δύκος s'est prêté à indiquer un mâle débauché, peut-être un reflet de sens de *lupa*, comme le suggèrent Ernout et Meillet.

### 3. Au niveau des textes littéraires : le stigmatisme social et les 'paria' sociaux

Souvent, les allusions aux figures des débauchés se réalisent au niveau des textes littéraires. À cet égard, un texte latin se révèle particulièrement intéressant, il s'agit du livre 2 des *Philippiques* de Cicéron, où l'auteur, animé d'un sarcasme féroce contre Antoine, vise à le présenter comme un débauché, stigmatisant ses attitudes sexuelles, qui l'éloignent du tissu social des *boni uiri*. Le choix linguistique est celui d'employer des tropes de substitution à l'intérieur d'un contexte ironique, construit par antiphrases et par *iuncturae* paradoxales. La métaphore est certainement la plus productive parmi les substitutions euphémistiques employées par Cicéron, mais non la seule. La richesse créatrice de la langue cicéronienne permet de reconnaître un grand éventail de ressources par le moyen des tropes les plus connus.

La société romaine de l'époque de Cicéron considérait les comédiennes, les *mimae*, comme des êtres dépourvus de droits civils, comme les esclaves. Pour ridiculiser Antoine à cause de sa relation avec Cytheris, une comédienne, Cicéron exploite les métaphores *mima uxore / diuortium a mima* oxymores socio-culturels<sup>54</sup>, énoncés paradoxaux si appliqués à une *mima*, qui n'a pas de statut social, et avec laquelle on ne peut ni s'unir en

<sup>52</sup> E. PERUZZI (1976 : 174).

<sup>53</sup> E. PERUZZI (1976 : 176).

<sup>54</sup> H. LAUSBERG (1969 : 212) définit l'*oxymore* comme « un paradoxe intellectuel engendré par la conjonction de membres antithétiques ». Pour la notion de *paradoxe culturel*, cf. S. BRUXELLES - O. DUCROT & P.-Y. RACCAH (1995 : 108).

mariage, ni divorcer :

(30a) Cic. *Phil.* 2, 20 : *Aliquid enim salis a mima uxore trahere potuisti.*  
« tu aurais pu emprunter quelques traits piquants à ton épouse la comédienne. »

(30b) Cic. *Phil.* 2, 69 : *Quam porro spectatus ciuis, quam probatus, cuius ex omni uita nihil est honestius quam quod cum mima fecit diuortium.*  
« Quel citoyen considéré à présent et estimé ! L'action la plus honnête de sa vie est son divorce avec une comédienne ! »

### 3.1. Le tabou de l'homosexualité entre mâles adultes

De la même manière, à cette époque à Rome, l'homosexualité entre mâles adultes était socialement bannie. Afin d'évoquer ce tabou, sans le mentionner, Cicéron exploite toute la créativité du langage figuré. Ainsi, par ex., le jeu de mots avec *code-switching* du latin au grec qui sollicite le bilinguisme du public cultivé de son époque : *magister equitum...Hippia* dans le passage suivant :

(31) Cic. *Phil.* 2, 62 : *Accessit ut ... magister equitum constitueretur. Tum existimauit se suo iure cum Hippia uiuere.*  
« À cela s'ajouta qu'il fut nommé maître de la cavalerie. Alors il se crut en droit de vivre avec Hippias ».

Il utilise aussi toute une série de 'métaphores filées' organisées autour de *uir* « mari », précisément Curion pour Antoine, avec lequel il se lie dans un mariage effectif et durable (*in matrimonio stabili et certo*).

À l'époque de Cicéron, à Rome, un mâle ne pouvait pas être le 'mari' d'un autre mâle. C'est une vérité aléthique, le nécessairement vrai, qui est renversée par un paradoxe socio-culturel. D'où l'ironie comme renversement d'un univers attendu. *Vir, mulier, matrona* sont des termes descriptifs d'un statut social non censuré, positif, du monde réel de Cicéron. Par l'emploi métaphorique, il y a un glissement du plan descriptif, véridique, à celui de l'imaginaire, un monde possible renversé :

(32) Cic. *Phil.* 2, 50 : *ut in eo magistratu, si posses, uiri tui similis esses.*  
« pour te rendre, dans cette magistrature, semblable, s'il était possible, à ton mari. »

Dans la 'métaphore filée', Cicéron exploite aussi des métonymies, se référant à deux domaines sémantiques contigus. C'est le cas de la *toga* et de la *stola* : le symbole pour l'objet symbolisé :

(33) Cic. *Phil.* 2, 44: *Sumpsisti uirilem, quam statim muliebrem togam reddidisti ... Sed cito interuenit Curio, qui te a meretricio questu abduxit et, tamquam stolam dedisset, in matrimonio stabili et certo collocauit.*

« Tu as pris la toge virile et, aussitôt, tu en as fait une **toge féminine** ... Mais bientôt survint Curion, qui t'enleva au métier de courtisane et qui, comme s'il t'avait donné **la robe des matrones**, t'a établi en **un mariage stable et régulier**. »

La *toga muliebris* devient ici une partie emblématique de l'habillement de la courtisane (Antoine était une 'courtisane' quand il se prostituait), alors que la *stola* était une partie emblématique de l'habillement de la *matrona*, l'« épouse », Antoine qui devient l'« épouse » légitime d'un autre homme. Cicéron exploite ainsi, dans un seul passage, toute la créativité de plusieurs figures rhétoriques réunies : métonymies, métaphores filées, paradoxes sociaux, ironie.

### 3.2. Le 'politiquement incorrect'

Un exemple de tabou, lié au 'politiquement incorrect' dans la Rome de Cicéron, nous est fourni par les mots *regnum* et *rex*, devenus *sacrés* et donc bannis de l'usage normal, non prononçables, indicibles après la chute du dernier roi de Rome. L'appellation de *regina* adressée à César par ses propres militaires le jour du triomphe sur les Gaules combine deux tabous à la fois, sexuel et politique, faisant allusion et aux pratiques homosexuelles et à ses aspirations à un pouvoir monarchique :

(34) Suet. *Iul.* 49 : *Praetereo actiones Dolabellae et Curionis patris, in quibus eum Dolabella 'paelicem reginae', spondam interiorem regiae lecticae', at Curio 'stabulum Nicomedis' et 'Bithynicum fornicem' dicunt. Missa etiam facio edicta Bibuli, quibus proscrispsit collegam suum 'Bithynicam reginam, eique antea regem fuisse cordi, nunc esse regnum'. ... Gallico denique triumpho milites eius inter cetera carmina, qualia currum prosequentes ioculariter canunt, etiam illud uulgatissimum pronuntiauerunt :*

« *Gallias Caesar subegit. Nicomedes Caesarem :/  
Ecce Caesar nunc triumphat qui subegit Gallias, /  
Nicomedes non triumphat qui subegit Caesarem* ».

« Je ne citerai pas les discours de Dolabella et de Curion le père, où César est appelé par le premier '**la rivale de la reine**, la planche intérieure de la litière royale'; et par le second, 'l'étable de Nicomède', et 'le mauvais lieu de Bithynie'. Je ne m'arrêterai pas non plus aux édits de Bibulus contre son collègue ; édits où il le traite de '**reine de Bithynie**', et lui reproche à la fois **son ancien goût pour un roi et son nouveau penchant pour la royauté** (...) Enfin, le jour où il célébra son triomphe sur les Gaules, les soldats, parmi les chansons satiriques dont ils ont coutume d'égayer la marche du triomphateur, chantèrent aussi ce couplet fort connu :

'César a soumis les Gaules, Nicomède a soumis César: Vous voyez aujourd'hui triompher César qui a soumis les Gaules, mais non Nicomède qui a soumis César' ».

Dans ce couplet final, au comportement sexuel de César fait allusion le double sens du verbe *subigere* « soumettre ».

### 3.3. Les tabous de 'délicatesse' ou de 'politesse'

Le tabou de 'délicatesse' ou de 'politesse' se ramène essentiellement aux raisons psychologiques sous-jacentes à la peur et aux conventions sociales gouvernant la pudeur. Concrètement, il concerne les stratégies pragmatiques et les choix lexicaux qui servent à atténuer un mot perçu comme vulgaire, brutal ou offensif<sup>55</sup>. Les expressions adoptées pour contourner le tabou relèvent des procédés métaphoriques ou métonymiques, qui réalisent un changement sémantico-lexical lorsque leur fonction d'atténuation s'affaiblit au point de remplacer le mot tabouisé. Ce changement se réalise à travers le passage d'un acte de 'parole', borné à un contexte pragmatique, au niveau généralisé du système de la 'langue'. Comme exemple de ce phénomène, S. Ullmann (1970 : 298) avait signalé l'évolution du terme anglais *disease* introduit en ancien-français avec le sens de « malaise », qui est devenu le terme courant pour « maladie » et il ne sert plus à le nuancer.

Une évolution parallèle se trouve dans les langues romanes, où les termes latins *morbus* « maladie » et *aeger* « malade » ont été différemment remplacés : la tournure du latin tardif *male habitus* a donné lieu aux mots du français *malade*, *maladie* et à *malato*, *malattia* en italien, alors qu'en espagnol *enfermo* et *enfermedad* sont les continuateurs de lat. *infirmus* et *infirmitas*. Ces derniers termes, tout comme d'autres (par ex. *ualetudo*, *languor*, *uitium*, *passio*, *causa*, *grauitudo*) étaient employés déjà dans la langue littéraire pour atténuer *morbus* en parallèle à *infirmus*, *uitiosus*, *grauis*, pour atténuer *aeger*<sup>56</sup>. Mais les aboutissants romans de *male habitus* et *infirmus*, qui servaient à nuancer *morbus* et *aeger*, ont perdu la fonction à l'origine de leur emploi.

Les langues modernes de l'Europe montrent une tendance à remplacer les termes indiquant les individus affectés par certains défauts physiques par d'autres exprimant la privation d'une capacité, termes perçus comme plus polis, tels que fr. *non-voyant* pour *aveugle* et *non-entendant* pour *sourd*. Il se peut que, dans l'évolution linguistique, ces expressions, dénuées de leur fonction d'atténuation, se substituent aux mots qu'elles devaient nuancer : c'est, en effet, le chemin déjà parcouru par la tournure *ab oculis* à l'origine du mot français *aveugle*.

Nombre des termes pour les parties intimes du corps et pour les injures ont suivi le même parcours. Les termes de pudeur sont le sujet d'une célèbre lettre de Cicéron, qui plaide en faveur de la thèse stoïcienne d'appeler tous les membres du corps humain par leurs noms propres, en soulignant que l'obscénité ne relève pas des mots, mais des faits auxquels

<sup>55</sup>D. JAMET & M. JOBERT (2010 : 16).

<sup>56</sup>O. KELLER (1893 : 175-178) ; O. HEY (1900 : 519-520).

ils font allusion<sup>57</sup>. Ainsi on nous dit que le mot *mentula* n'était pas perçu comme un euphémisme, au point de déconseiller l'emploi des mots susceptibles de l'évoquer, tels que les dérivés en \*-lo- de *menta* ou de *pauimentum*. De même Martial, estimant *mentula* comme le terme propre en latin, le fait remonter aux niveaux archaïques de la langue :

(35) Mart. 11,15 :

*nec per circuitus loquatur illam, /  
ex qua nascimur, omnium parentem, /  
quam sanctus Numa mentulam uocabat.*

« qu'il parle sans détour de l'instrument qui nous fait naître, parent de tous, celui que le vertueux Numa appelait la 'mentule'. »

À l'époque classique, ce mot n'avait plus aucune fonction d'atténuation, ayant perdu tout lien avec la métaphore originelle.

D'après Cicéron, la même évolution sémantico-pragmatique a affecté le terme *penis*, qui avait été introduit plus anciennement comme terme de pudeur, mais au fil du temps était devenu un mot obscène tout comme *mentula*. Significativement, ce développement est mis en relation avec l'usure liée à la fréquence d'emploi de ce terme :

(36) Cic. *fam.* 9, 22 : *caudam antiqui penem uocabant, ex quo est propter similitudinem penicillus : at hodie penis est in obscenis ... sed quia multi, factum est tam obscenum quam id uerbum, quo tu usus es.*

« Nos pères désignaient le membre viril par le nom *pénis*, d'où est venu *penicillus* (« pinceau »), à cause de la ressemblance. Aujourd'hui *penis* est obscène ; ... mais depuis on s'en est tant servi, qu'il est devenu précisément aussi obscène que le terme que vous avez employé. »

De cette manière, on peut esquisser une évolution pareille pour le terme latin *culus*, si l'on accepte le rapprochement étymologique du mot celtique, par ex. vieil-irlandais *cúl* « arrière, partie postérieure »<sup>58</sup>. En effet, l'appellation de « partie en arrière ou postérieure » en tant que terme de politesse se retrouve aussi dans certaines langues modernes, comme, par ex. en italien. Ainsi à l'origine de *culus* on peut envisager une métonymie, utilisée pour éviter *podex* pour des raisons de politesse. Par la suite, ce mot a perdu sa fonction d'atténuation pour devenir le terme grossier et vulgaire, qui s'est imposé en latin et dans les langues romanes<sup>59</sup>.

<sup>57</sup> Cic. *fam.* 9, 22.

<sup>58</sup> A. ERNOUT - A. MEILLET (1967<sup>4</sup> : 156), s.v. *culus*; LEIA C-283 s.v. *cúl*.

<sup>59</sup> J. N. ADAMS (1981).

Également nombreux sont les exemples d'insultes, souvent issues de termes, qui, à l'origine, n'avaient rien d'injurieux<sup>60</sup>, parce que, presque universellement, ils reposent sur des expressions métaphoriques et métonymiques. Ainsi, en latin, d'un côté, on trouve de nombreux termes dénotant des animaux, termes génériques comme *belua* et *bestia* (d'où fr. *bête*) et termes spécifiques, comme *asinus*, *hircus*, *culex*, *uipera*, *excetra*, *mula*, etc.<sup>61</sup>, et, d'autre part, *mastigias* « celui qui mérite le fouet », *lutum* « boue », *lupanar* « endroit de prostitution » (Catull. 42,13) pour 'débauché', *lucifugus* « celui qui évite la lumière du jour » (Lucil. 468 M.) pour 'voleur'.

En outre, certains termes indiquant une faiblesse n'étaient, à l'origine, porteurs d'aucune valeur injurieuse, mais ils étaient employés pour atténuer un défaut. Ainsi l'adjectif *imbecillus* « faible, fragile » est utilisé pour nuancer les problèmes cognitifs qui affectent les gens âgés :

(37) Cic. *fam.* 9, 22 : *in infirma aetate imbecillaque mente.*  
« dans l'âge malade et faible d'esprit. »

Mais ses continuateurs en français *imbécile* et en italien *imbecille* sont devenus des injures très graves. Il en est de même pour le terme *idiota*, emprunté au grec ἰδιώτης, qui, à côté de « citoyen privé », avait développé, déjà en grec, le sens de « non cultivé, incompetent ». Dans ce dernier sens, le mot se trouve en latin avec une nuance ironique ou méprisante, faisant allusion au locuteur d'un discours rapporté, comme dans le passage cicéronien suivant :

(38) Cic. *Pis.* 62 : *ea contemnis quae illi 'idiotae', ut tu appellas, praeclara duxerunt.*  
« tu méprises ce que ces hommes, selon toi trop peu philosophes, ont jugé illustre. ».

Toutefois, une telle valeur du mot en grec et en latin est bien loin de l'insulte très offensive développée par son aboutissement en français *idiot* et en italien *idiota*.

Le même parcours péjoratif du latin aux langues romanes se retrouve dans l'adjectif *demens* litt. « hors de sa raison ». A la différence de ses continuateurs romans, qui ne fonctionnent que comme insultes (fr. *dément* ; it. *demente*), en latin *demens* est beaucoup plus nuancé, en admettant un emploi métaphorique qui s'applique à quelqu'un qui « perd la tête » par amour pour une femme, par ex. :

(39) Plaut. *Poen.* 204 :

<sup>60</sup> M. FAUST (1969) ; J-B. HOFMANN (2003 : 322).

<sup>61</sup> P. MINICONI (1959 : 162) ; S. LILJA (1965 : 30) ; M. FAUST (1969 :78) ; E. DICKEY (2002 : 137 ; 240).

*Haec est prior, quae meum erum dementem facit.*

« C'est celle qui est devant qui fait perdre la tête à mon maître. »

ou « qui perd la tête » pour quelque chose d'excessif ou hors contrôle, comme un bruit déchaîné :

(40) Hor. *carm.* 3, 19, 23 :

*audiat invidus dementem strepitum Lycus.*

« que Lycus l'envieux écoute cet bruit effréné. »

En latin, ce parcours s'accomplit dans les adjectifs *insanus* « celui qui n'est pas sain d'esprit » et *uecors* « privé d'esprit », qui sont apparus comme expressions plus nuancées que le terme propre *furens* « fou ». Mais de très bonne heure, ces mots sont dénués de toute valeur d'atténuation, prenant leur pleine force au même degré que *furens*. Une telle force relève de l'emploi d'*insanus* comme insulte<sup>62</sup> pour s'adresser à quelqu'un de manière impolie, et de ses dérivés *insania* et *insanire*, qui sont les termes courants pour un état mental sévèrement altéré :

(41a) Plaut. *Truc.* 286 :

*Quid clamas, insane ?*

« Pourquoi cries-tu, insensé? »

(41b) Plaut. *Curc.* 18 :

*Quid tu ergo, insane, rogitas ualeatne ostium ?*

« Et pourquoi donc, insensé, demandes-tu à une porte des nouvelles de sa santé? »

(41c) Catull 15,14-17 :

*Quod si te mala mens furorque uecors/*

*In tantam impulerit, sceleste, culpam,/*

*Vt nostrum insidiis caput lacessas,*

*A ! tum te miserum malique fati !*

« Mais si ton esprit méchant et ta folle fureur te poussent, scélérat, à un crime si grand que tu attaques ma vie par tes pièges, ah!, alors, malheur à toi et à ton funeste sort ! »

## 4. Conclusions

En conclusion, la fonction de couvrir, cacher un tabou par la création d'expressions métaphoriques montre en diachronie une tendance à s'affaiblir ou disparaître, ce qui donne lieu à un renchérissement sémantique

<sup>62</sup> S. LILJA (1965); E. DICKEY (2002).

du terme, qui devient, à son tour, impoli, grossier ou 'politiquement incorrect' et par conséquent, à nouveau destiné à être tabouisé. Voilà un autre cycle d'affaiblissement et de renchérissement que l'on vient de découvrir.

La métaphore nous prouve sa source dans un réseau de relations très profond, qui appartient à la *sémantique de l'imaginaire*, la même couche que celle du tabou ; elle est subjective, ouverte à la création d'autres mondes possibles, elle n'est pas véridictoire, comme l'est, en revanche, la similitude, qui est descriptive, objective et non créatrice<sup>63</sup>.

## RÉFÉRENCES

ADAMS, Jim Noel, 1981, « *Culus, clunes and their synonyms in Latin* », *Glotta*, 59, 231-264.

ADAMS, Jim Noel, 1982, *The Latin Sexual Vocabulary*, London, Duckworth.

ALLAN Keith & BURRIDGE Kate, 1991, *Euphemism and Dysphemism: Language Used as a Shield and Weapon*, New York : Oxford University Press.

ALLAN Keith & BURRIDGE Kate, 2006, *Forbidden Words: Taboo and the Censoring of Language*, New York: Cambridge University Press.

ALLAN, Keith, 2018, « Taboo words and language: an overview », in ALLAN K. (ed.), *The Oxford Handbook of Taboo Words and Language*, Oxford, University Press, 1-29.

BAKKUM, Gabriel, 2009, *The Latin Dialect of the Ager Faliscus. 150 Years of Scholarship*, Amsterdam, University Press.

BENVENISTE, Émile, 1966, « Euphémismes anciens et modernes », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 308-314.

BENVENISTE, Émile, 1969, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, I-II, Paris, Les éditions de minuit.

BERTINETTO, Pier Marco, 1977, « On the inadequateness of purely linguistic approach to the study of metaphor », *Italian Linguistics*, 7-85.

---

<sup>63</sup> Cf. A. ORLANDINI (1992).

BONFANTE, Giuliano, 1939, « Études sur le tabou dans les langues indo-européennes », *Mélanges de linguistique offerts à Ch. Bally*, Genève, 195-207 ; reproduit dans R. Genre (a cura di) *Scritti scelti di Giuliano Bonfante*, I. *Metodologia e indoeuropeo*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 127-137.

BONFANTE, Giuliano, 1954, « L'animismo nelle lingue indoeuropee », in: *Sprachgeschichte und Wortbedeutung, Festschrift für A. Debrunner*, Bern, 33-56 ; reproduit dans R. Genre (a cura di), *Scritti scelti di Giuliano Bonfante*, I. *Metodologia e indoeuropeo*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 245-267.

BRUNEAU, C. 1952, « Euphémie et euphémisme », in: *Festgabe Ernst Gamillscheg*, Tübingen, 1952, 11-25.

BRUXELLES Silvie, DUCROT Oswald & RACCAH Pierre-Yves, 1995, « Argumentation and the lexical topical fields », *Journal of Pragmatics* 24,99-114.

CARDONA, Giorgio Raimondo, 1985, *La foresta di piume. Manuale di etnoscienza*, Roma-Bari, Laterza.

CHANTRAINE, Pierre, 1949, « Les verbes grecs signifiant 'tuer' », *Die Sprache I, Festschrift für Prof. W. Havers*, 143-149.

COULSON, S., 2018, « Metaphor and Conceptual Blending », *Encyclopaedia of Language and Linguistics*, 32-39.

DICKEY, Eleanor, 2002, *Latin Forms of Address from Plautus to Apuleius*, Oxford, Oxford University Press.

ERNOUT, Alfred - MEILLET, Antoine, 1967<sup>4</sup>, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck.

FAUST, Manfred, 1969, « Metaphorische Schimpfwörter », *Indogermanische Forschungen* 74, 54-125.

FONTANIER, Pierre, 1968, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.

FUGIER, Huguette, 1963, *Recherches sur l'expression du sacré dans la langue latine*, Strasbourg, Publications de la Faculté de Lettres de Strasbourg, Fascicule 146.

GALLI DE' PARATESI, Nora, 1964, *Semantica dell'eufemismo. L'eufemismo e la repressione verbale con esempi tratti dall'italiano contemporaneo*, Torino, Giappicchelli.

GARCÍA-HERNÁNDEZ, Benjamín, 2016, « Cuniculus, testiculus y mentula. Etimología y razón Metafórica », in: P. Poccetti (ed.), *Latinitatis Rationes, Descriptive and Historical Accounts for the Latin Language*, Berlin-Boston, De Gruyter, 514-532.

GARCÍA-HERNÁNDEZ, Benjamín, à paraître, « La métaphore viva frente a su lexicalización y la diferencia entre referente y significado », in Actes du Colloque du Centre Alfred Ernout, *Métaphore, comparaison et métonymie en latin*, 3 -4 juin 2024 = ce numéro 25 de la *Revue de Linguistique latine du centre A. Ernout*.

GHISELLI, Alfredo, 1950, « Il suffisso i.e. \*-yes negli sviluppi semantici del comparativo latino », *Studi linguistici dell'Istituto di Glottologia dell'Università di Bologna*, 135-163.

HEY, Oskar, 1900, « Euphemismus und Verwandtes im Lateinischen », *ALL XI*, 515-536.

HOFMANN, Johan-Baptist, 2003, *La lingua d'uso latina* (traduction italienne de l'ouvrage de 1951, *Die lateinische Umgangssprache*, Heidelberg) a cura di L. Ricottilli, Bologna, Pàtron.

HUSTON Nancy, 1980, *Dire et interdire. Éléments de Jurologie*, Paris, Payot.

KELLER, Otto, 1893, *Zur lateinischen Sprachgeschichte. Lateinische Etymologien*, Leipzig, Teubner Verlag.

KIENPOINTNER, Manfred & ORLANDINI, Anna, 2006, « La 'doxa' de la justice à travers les langues, les époques et les cultures », *Revue Internationale du Droit Ancien*, LII, 181-206.

KRETSCHMER, Paul 1923, « Zu lat. *mentula* », *Glotta* 12, 283-284.

JAMET, Denis & JOBERT, Manuel, 2010, « *Juste un petit mot sur l'euphémisme* », in : Jamet, Denis & Jobert, Manuel, 2010, 11-28.

JAMET, Denis, 2010, « *Historique et procédés linguistiques de l'euphémisme* », in : JAMET, Denis & JOBERT, Manuel, 2010, 31-49.

JAMET, Denis & JOBERT, Manuel (dir.), 2010, *Empreintes de l'euphémisme, Tours et détours*, Paris, L'Harmattan.

JANDA, Richard-JOSEPH Brian, 2003, « On language change », in: Joseph B. D. & Janda R. D. (eds.), *The Handbook of Historical Linguistics*, Oxford, Blackwell Publishing, 3-180.

LANGSLOW, David, 2000, *Medical Latin in the Roman Empire*, Oxford, University Press.

LAUSBERG, Heinrich, 1969, *Elementi di retorica*, traduction italienne par L. RITTER SANTINI, Bologna, Il Mulino ; = *Elemente der literarischen Rhetorik*, München, Max Hueber Verlag.

LILJA, Saara, 1965, « Terms of Abuse in Roman Comedy », *Annales Academiae Scientiarum Fennicae* 141, Helsinki.

LOPEZ DIAZ, Montserrat, 2018, « La cooccurrence du tabou et de l'euphémisme ou les conditions de la synonymie », *Travaux de linguistique* 76, 27-42.

MEILLET, Antoine, 1948, « Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes », in : *Linguistique historique et linguistique générale, Collection de la Société de Linguistique de Paris-VIII*, réimp. 1982, Genève-Paris, Slatkine-Champion, 281-291.

MERLE, Pierre, 1993, *Lexique du français tabou*, Paris, Éditions du Seuil.

MINICONI, Pierre, 1959, « Les termes d'injures dans le théâtre comique », *Revue des Etudes latines* 36, 159-175.

MOLINO, Jean, SOUBLIN, Françoise & TAMINE Joëlle, 1979, « Présentation : Problèmes de la métaphore », *Langage* 54, 5-40.

ORLANDINI, Anna, 1992, « Comparaison, métaphore et généricité: une approche pragmatique », *Lingua e Stile* XXVII (2), 101-118.

ORLANDINI, Anna, 1998, « Parmi les noms latins de l'épilepsie : *morbus maior* », in : A. DEBRU & G. SABBAH (éds.), *Nommer la Maladie. Étude sur le vocabulaire gréco-latin de la pathologie. Mémoires XVII*. Centre Jean-Palmerne, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 83-92.

ORLANDINI, Anna, 2002, « Pour une approche pragmatique de l'ironie (Cic. *Phil.* 1-4) », in : *Palladio Magistro, Mélanges offerts à J. Soubiran, Pallas* 59, Toulouse, Presses de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 209-224.

ORLANDINI, Anna, 2003, « Paradoxes logiques, paradoxes sémantiques et paradoxes culturels », in : *Paradoxes in Language and Literature. Argumentation*, Amsterdam, 17, 65-86, Amsterdam, Kluwer Academic Publishers.

PERUZZI, Emilio, 1976, « Lat. *lupa*, in Italia linguistica nuova e antica », in : *Studi linguistici in memoria di Oronzo Parlageli*, Galatina, Congedo Editore, 173-177.

POCETTI, Paolo, 1981a, « Varietà linguistica nell'Italia antica e tradizione latina: per l'interpretazione di Lucilio 581 Marx », *AIΩN Fil-Lett.* II-III, 113-124.

POCETTI, Paolo, 1981b, « Elementi culturali negli epitafi poetici peligni: II. Modelli formulari », *AIΩN* 3, 259-270.

ROSIELLO, Luigi, 1970, « *La semantica moderna e l'opera di Stephen Ullmann* », in: S. Ullmann, *La semantica. Introduzione alla scienza del significato*, Bologna, il Mulino, VII-XLIV.

SPITZER, Leo, 1927, « Zu lat. *mentula* 'Minze', 'männl. Scham' », *Glotta* 16, 138.

SPITZER, Leo, 1938, « Lat. *mentula* », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XL, 46-47.

ULLMANN, Stephen, 1952, *Précis de sémantique française*, Berne, A. Francke.

ULLMANN, Stephen, 1970, *La semantica. Introduzione alla scienza del significato*, trad. it., Bologna, il Mulino, VII-XLIV.

VENDRYES, Joseph, 1950, *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, 256-261.

WAGENVOORT, Hendrik, 1960, « *De dea Cerere deque eius mysteriis Eleusiniis* », *Mnemosyne* 4<sup>th</sup> S., 13, 112-142.